

Hannah Farnham SAWYER LEE, *Mémoires de Pierre Toussaint, né esclave à Saint-Domingue (Haïti)*.
Trad. de l'anglais. Introduction, notes et annexes du P. Maurice Elder Hyppolite. Pétion-Ville,
Bureau de Promotion de la cause de Pierre Toussaint, 1997.

Dans cette traduction vous trouverez entre barres obliques la pagination de l'original anglais et entre crochets celle de l'édition française de 1997 reproduite ici avec de légères corrections. Les notes sont de M. E. Hyppolite, sauf indication contraire.

PTP = Pierre Toussaint Papers (New York Public Library).

PREMIERE PARTIE

Les mémoires de certains hommes remarquables se multiplient autour de nous : on se rappelle avec reconnaissance de l'homme d'état qui a peiné nuit et jour pour son pays : avec raison on couronne de lauriers le héros qui s'est battu pour sa patrie et pour les siens ; quant au savant qui a consacré sa plume à l'instruction de son prochain et au poète, à l'historien, ils s'érigent eux-mêmes, au fur et à mesure, un monument. Par contre il y en a d'autres dont l'accumulation silencieuse de bienfaits n'est pas remarquée, pourtant ils augmentent jour après jour le bonheur de l'homme et leur influence est comme un ruisseau cristallin qui serpente à travers la prairie, enrichissant /2/ ses innombrables espèces de fleurs des champs et la verdure des prés. De l'un d'entre eux nous parlerons dans un langage simple, sans exagération, qui convient au héros de ces mémoires.

Pierre Toussaint naquit à Saint-Domingue, dans la ville de Saint-Marc, sur la Plantation de L'Artibonite.¹ qui appartenait à l'époque à Monsieur Bérard. La grand-mère de Toussaint, Zénobie Julien, était une esclave de la famille, choisie comme nourrice de leur premier fils. Cette fonction maternelle, elle l'accomplit aussi en faveur de leur fille.

Il était de coutume dans les colonies des Antilles que les gens riches envoient leurs enfants à l'étranger pour leur assurer une éducation plus soignée que celle qu'ils pourraient avoir sur une plantation. Parfois, dès l'âge de quatre ou cinq ans, garçons et filles étaient séparés de leurs tendres parents au prix de très grands sacrifices. N'était-ce l'importance de cette mesure, les parents ne s'y résoudraient pas.

De très tôt, Monsieur Bérard décida d'envoyer son fils à Paris pour son éducation. Zénobie fut choisie pour l'accompagner et demeurer plusieurs mois avec lui, afin de remplacer aussi longtemps que possible la tendresse d'une mère. /3/ Cette preuve de confiance du père en la gouvernante démontre suffisamment l'estime que les parents avaient pour elle. Quand elle retourna à Saint-Domingue, ce fut pour emmener les deux autres sœurs à Paris, où elles furent confiées à un internat.

Les laissant à Paris, elle revint à Saint-Marc s'occuper de sa maîtresse. Les parents appréciaient tant cette servante dévouée que pour la récompenser de sa fidélité et comme

¹ En français dans le texte anglais : "Plantation de Latibonite".

preuve de leur entière confiance, ils lui donnèrent sa liberté. Ils savaient bien que son attachement à leur famille était pour elle le plus fort des liens. Jean Bérard lui écrivait régulièrement de Paris et lui envoyait des cadeaux. Il lui gardait toute son affection. [36]

Zénobie eut une fille qu'elle appela Ursule. En grandissant, celle-ci devint de plus en plus utile à madame Bérard, qui finalement l'adopta comme suivante et femme de chambre.

Le héros de ces mémoires, Pierre Toussaint, /4/ était le fils d'Ursule, il devint l'enfant choyé de la plantation, gagnant tous les cœurs par son enjouement et sa gentillesse.

Sa grand-mère, Zénobie, lui était particulièrement attachée, cependant, elle n'hésita pas un moment à donner son accord quand monsieur et madame Bérard, ayant décidé de rejoindre leurs enfants en France, lui demandèrent de les accompagner. Avec joie et en toute liberté, elle accéda à leur vœu car ils n'avaient plus de droit sur elle. Pour la cinquième fois la fidèle gouvernante traversait l'océan, voyage beaucoup plus long et aventureux que de nos jours. Après avoir vu son maître et sa maîtresse s'établir à Paris, elle revint encore une fois à Saint-Marc. Là, elle eut la joie de passer ses derniers jours au service de Jean Bérard dont elle avait été la nourrice. Celui-ci était revenu vivre sur la plantation de son père, après avoir terminé ses études, laissant ses deux sœurs avec ses parents.

Pierre Toussaint naquit avant que le père de Jean Bérard ne quittât le pays. Aurore, sa plus petite fille, fût la marraine /5/ du petit esclave. Elle n'était qu'une enfant et n'aurait pas pu se souvenir de la cérémonie, mais lui, en grandissant, s'attachait de plus en plus à sa petite marraine. Il l'accompagnait dans ses promenades, choisissant pour elle les meilleurs fruits et les plus jolies fleurs, lui construisant des abris de palme et de magnolias. Sa joie devint plus grande encore à la naissance de sa sœur Rosalie.²

Nous pouvons difficilement dépeindre un aussi beau tableau familial ; entre eux il y avait un mélange de confiance et d'attention réciproques. L'esclavage pour eux, n'était qu'un mot.

Au moment où naquit Toussaint, en 1766, et plusieurs années plus tard, l'île de Saint-Domingue, ou Hayti,³ comme elle était couramment appelée, vivait son époque la plus florissante. La colonie française était alors à l'apogée de sa prospérité. Un vent de progrès soufflait sur l'île : les forêts avaient été défrichées, les marais asséchés, des ponts jetés sur les rivières, les [37] torrents transformés en cascades pittoresques. Les ports étaient aménagés, et les grands bateaux pouvaient arriver jusqu'à la côte. De belles villas /6/ et de petites maisons bordaient la mer, tandis que des palais et de superbes édifices publics embellissaient l'intérieur de l'île. Des hôpitaux étaient construits et des fontaines rafraîchissaient l'air. On peut difficilement s'imaginer la richesse de cette île, qui paraissait contenir dans son sein les plus précieux trésors de la nature. Un tel paradis terrestre ne saurait manquer d'attirer les étrangers. Les français étaient fiers de leur colonie et la grande mode était d'émigrer dans l'île. Quelques uns s'y installèrent en qualité de planteurs, d'autres y allaient et venaient à leur gré développant le commerce, les échanges et le sens du raffinement.

² L'Acte d'Affranchissement du 12 mai 1811 appelle la petite sœur Rosalie Chone et précise qu'elle a environ 25 ans. Elle est donc née vers 1786. Rien n'est dit du père de Pierre Toussaint ni de son frère. Grâce à la correspondance nous savons que la mère de Pierre se trouvait à Port-au-Prince en 1822 et serait morte vers 1823. Son père est mort vers février 1837 à l'Artibonite. Un frère de Pierre qui se trouvait à Santiago de Cuba est retourné en Haïti et s'y trouvait en 1837. Il devait avoir encore une autre sœur. Voir les données des différentes lettres sur la famille de Pierre Toussaint à l'Annexe XIV (Anthologie), p. 241.

³ Nous conservons la graphie Hayti qui était courante à l'époque.

Les événements terribles qui suivirent celle ère florissante sont trop tristes à rappeler, cependant nous ne pouvons nous garder de parler de Toussaint Louverture quoique n'ayant d'autre lien avec le sujet de ces mémoires que la similitude de leur nom, la couleur de leur peau, le pays, et le fait qu'ils naquirent tous deux dans l'esclavage sur les berges de la même rivière.⁴ Toussaint Louverture dont le nom est resté célèbre dans l'histoire naquit en 1745, quelque douze ans avant Pierre Toussaint. /7/ C'est à l'âge adulte qu'il commença à se faire connaître, il ne se distinguait jusqu'alors que par son amabilité, son humanité et la pureté de sa conduite. Son maître assez perspicace, le comte de Noé, remarqua très tôt sa grande intelligence et lui permit d'apprendre à lire, à écrire et à compter. Il le laissa utiliser ses livres et c'est là que Toussaint puisa un surprenant savoir. On sait qu'il refusa toute participation à l'insurrection des noirs⁵ tant qu'il n'avait pas aidé M. Bayon – dont il était le cocher – à s'enfuir avec sa famille pour Baltimore. Il lui expédia aussi une grande quantité de sucre pour subvenir à leurs besoins immédiats.

La carrière subséquente de Toussaint Louverture fut noble. Son intelligence supérieure lui donnait une complète ascendance sur les autres chefs noirs, tandis que son charisme naturel et sa personnalité inspiraient respect et déférence. Cela lui permit aussi de modérer leurs passions sauvages et vindicatives.

En 1797, Toussaint Louverture fut nommé /8/ commandant en chef des armées de Saint-Domingue par le gouvernement français. De 1798 à 1801, les habitants de l'île vécurent dans la tranquillité et la paix sous son gouvernement. [38] Il prenait des mesures raisonnables et sages, mais sa discipline était sévère. En 1801, lorsque fut proclamée l'indépendance d'Haïti,⁶ il envoya ses deux fils parfaire leur éducation en France.

Bonaparte les fit retourner quelque temps plus tard, accompagnés de Leclerc, avec l'ordre de les garder en otage tant que Toussaint ne se déciderait pas à abandonner ses compatriotes. Avec une magnanimité semblable aux prouesses de l'histoire ancienne, le père se plia pour qu'ils soient libérés. Il n'est pas de notre intention de relater les sombres et perfides pièges qui l'enveloppèrent. Nonobstant les assurances les plus solennelles de sécurité qu'on lui avait données, nous savons qu'il fut capturé et déporté de nuit à Brest à bord d'un vaisseau. Après son emprisonnement au Château de Joux,⁷ il fut emmené à Besançon et confiné dans une prison souterraine où il languit dans le froid et l'obscurité durant tout /9/ l'hiver, lui qui avait grandi sous le soleil tropical de son île bien-aimée ! Il mourut en 1803.

L'emprisonnement traître, cruel et injuste de Toussaint Louverture fait porter de sévères et justes condamnations à la mémoire de Bonaparte. Nous n'avons qu'à étudier les derniers jours du conquérant, le voir "enchaîné comme un vautour" sur le rocher de Sainte Hélène, donné en spectacle au monde entier, pour nous tourner presque avec envie vers l'obscur et lugubre prison où Toussaint termina héroïquement sa vie et sans aucune plainte :

"Ce château-fort à ne jamais nommer
Où, comme un lion pris dans les filets
Toussaint rendit son âme brave et généreuse.

⁴ Toussaint Louverture est né le plus probablement sur l'habitation Bréda au Haut du Cap (Nord d'Haïti), à environ 175 km du fleuve l'Artibonite qui coule au centre du pays en direction est-ouest. Donc il n'aurait pas pu naître sur les berges de la même rivière que Pierre Toussaint.

⁵ Il s'agit de la première grande insurrection de 1791.

⁶ Il s'agit de la Constitution de 1801 où Toussaint Louverture, Gouverneur de l'île se sépara pratiquement de la Métropole. Ce n'est pas encore l'indépendance d'Haïti qui fut proclamée le premier janvier 1804.

⁷ Le Fort de Joux en Franche-Comté. [Note de l'Auteur]

Ah ! Il n'avait pas pensé celui qui l'y avait envoyé
Que lui-même, à ce moment-là, le plus grand parmi les hommes,
Serait, si tôt, de la même façon transporté
Loin dans les mers profondes, – et sur un rocher si petit,
Au milieu de la multitude infinie des vagues,
Que les vaisseaux sont allés à sa recherche et s'en sont retournés
Disant qu'il n'existait pas !"⁸ /10/ [39]

A présent, laissons ces tristes réminiscences et revenons aux plus beaux jours de la vie de Pierre Toussaint. Jean Bérard cultivait avec succès la plantation, sur les pas de son père. Avec une sollicitude patriarcale, il exigeait une juste proportion de travail qu'il récompensait par la bienveillance et la protection. Il devint très riche. Tendrement attaché à sa cousine, il finit par l'épouser. Elle avait longtemps vécu sur la plantation et partageait son attachement aux esclaves, particulièrement à Zénobie et à ses descendants.

"Je me rappelle d'elle, dit Toussaint, au moment de son mariage. Elle était très pâle, sa santé avait toujours été fragile, mais elle était si belle et nous étions tous si heureux ! Rosalie et moi, nous ne nous lassions pas de lui offrir des fleurs, nous dansions et chantions pour lui faire plaisir." Un an après le mariage, sa santé commença à décliner. "Ah !, dit Toussaint, je la revois étendue sur le divan, haletant, à court de souffle, aussi belle extérieurement qu'intérieurement. Rosalie et moi, nous nous tenions à des angles opposés de la chambre, agitant de long en large un magnifique éventail en plumes de paon. Nous riions et étions si joyeux qu'elle aussi retrouvait le sourire. Mais elle ne récupérait pas ses forces, au contraire elle s'affaiblissait de jour en jour".

Elle voulut aller à Port-au-Prince, probablement parce que ses proches s'y trouvaient. Elle emmena Toussaint et Rosalie.

C'est à peu près à cette époque que les troubles commencèrent à Saint-Domingue. Les doctrines révolutionnaires venant de la France ne pouvaient ne pas influencer ses colonies. En Hayti on suivait avec le plus grand intérêt les luttes en faveur de la liberté et de l'égalité. Les riches propriétaires terriens adhèrent à ce cri universel. Mais ils n'avaient nullement en tête d'en partager les avantages avec les affranchis et les noirs libres. Ils voulaient continuer à les maintenir dans un état de subordination. Un grand nombre de commerçants riches et intelligents, mais un peu plus foncés que leurs frères blancs, décidèrent de lutter avec détermination pour une répartition égale des charges administratives de la colonie. Ils réclamèrent /12/ leur droit d'élire des représentants, de participer à la répartition des postes et de jouir de tous les privilèges en tant que citoyens libres et indépendants. Les blancs de Saint-Domingue ne le voyaient nullement ainsi. Quand, par la suite, la France épousa la cause de la population libre mulâtre et que l'Abbé Grégoire les défendît avec éloquence devant l'Assemblée Nationale, l'animosité des blancs se déchaîna. Jusqu'alors il n'y avait eu que des débuts d'hostilité entre individus appartenant aux deux camps, mais une sombre tempête semblait s'annoncer lorsque les mécontents parlèrent de livrer la colonie aux Anglais. Les esclaves ne représentaient pour eux aucun danger. Ils étaient considérés comme des automates aux mains des maîtres, sans capacité de raisonner, sans désirs ou opinions personnelles, ils n'étaient ni craints, ni soupçonnés. Ainsi la lutte semblait n'opposer que les colons blancs et les hommes de couleur libres. [40]

⁸ "*Italie*", poème de Roger [Note de l'Auteur]. Elle fait probablement allusion à l'ouvrage du poète Rogers Samuel, *Italy : a poem*, Londres, 1830.

Monsieur Bérard consentit volontiers au changement proposé par sa jeune épouse qui désirait aller vivre à Port-au-Prince, espérant que cela lui serait bénéfique. Mais aucun symptôme favorable n'apparut. /13/ Sa santé déclina rapidement et un mois à peine après son arrivée elle rendit le dernier soupir. Elle n'avait que vingt-et-un an.

Toussaint et Rosalie retournèrent sur l'habitation à Saint-Marc. C'était tellement touchant d'entendre Toussaint décrire sa jeune maîtresse qu'il voyait décliner de jour en jour. Il ne savait pas à ce moment là qu'il ne la reverrait plus.

Cet attachement entre des gens de conditions différentes, entre maîtresse et esclave, pourrait presque nous faire accepter l'esclavage domestique, si nous ne considérons que des cas particuliers. Mais sans prétendre déterminer le nombre élevé ou non de ces cas, nous devons tous comprendre le danger qui existe dans les institutions qui laissent à des ignorants, des irréflechis, l'exercice incontrôlé du pouvoir. Cependant, ce n'est pas à partir du comportement individuel que le philanthrope, l'homme d'état et le moraliste, forme ses meilleurs arguments contre l'esclavage, mais à partir des droits éternels de l'homme, à partir des lois immuables de Dieu. Et tant qu'on ne pourra pas prouver que le nègre n'a pas d'âme, nous ne saurions plaider sa cause /14/ sur la base des sentiments humanitaires ou simplement le placer sous le même code de lois qui, imparfaitement il est vrai, protège les chevaux de race des abus. C'est au nom de *son droit divin* que l'Abbé Grégoire parla de façon si convaincante.

Nous arrivons maintenant à ce qui représente la grande étape de la vie de Pierre Toussaint. Jusqu'alors, il eut la chance de vivre dans le luxe et la splendeur, car les appartements de monsieur Bérard, tel qu'il les décrivit, étaient richement meublés, dans un style qui dépasse même la prodigalité moderne. Tous les accessoires des appartements de sa maîtresse ainsi que les couverts étaient de vermeil. A Saint-Domingue, le climat tropical permettait d'avoir des fruits en abondance et on n'y connaissait pas les rigueurs de l'hiver.

Monsieur Bérard fit un second mariage.⁹ Tout marchait bien et ses affaires prospéraient. Mais cela n'allait pas durer. Les troubles avaient commencé. Il désirait vraiment rester neutre, mais ce fut impossible. Son immense propriété était menacée, ses inquiétudes grandissaient pour diverses raisons. Il décida alors de quitter l'île et d'aller aux États-Unis pour y passer une année, se proposant de revenir lorsque l'orage se serait dissipé et le calme rétabli. Il emmena cinq serviteurs, parmi lesquels Toussaint et sa sœur Rosalie. [41]

Ils allèrent à New York. Grâce à la bienveillance d'un ami, Monsieur Bérard trouva une maison meublée qu'ils occupèrent immédiatement. Il emporta suffisamment de fonds pour leur permettre de vivre avec aisance pendant plus d'un an. Madame Bérard emmena aussi ses sœurs dont l'une était mariée au Général Dessource.

Ils formaient à cette époque une famille joyeuse et unie ayant beaucoup d'amis et de distractions. "Je me souviens, dit une dame qui fut mie de leurs amies, de Toussaint, parmi les autres esclaves, vêtu d'une veste rouge, il était plein d'humour, aimait la danse et la musique, toujours dévoué à sa maîtresse, qui était jeune, gaie et projetait constamment des fêtes."

Ils vécurent heureux durant une année, /16/ mais les informations venant de l'île devenaient de plus en plus alarmantes. Monsieur Bérard décida de retourner à Saint-Domingue pour veiller à ses affaires. Avant son voyage, il dit à Toussaint qu'il aimerait qu'il apprenne la coiffure et, à raison de cinquante dollars, il avait engagé un certain Monsieur

⁹ Cette seconde épouse s'appelait Marie Elizabeth Bossard, veuve de M. Roudané, d'après l'Acte d'Affranchissement de Marie Boucman (St. Marc, 20 janvier 1796) (PTP).

Merchant, coiffeur de madame Bérard, pour lui enseigner le métier. Monsieur Bérard, confia la responsabilité des biens qu'il avait emmenés du pays à deux respectables commerçants et prit congé de sa femme, pensant revenir sous peu. Pendant ce temps, elle vécut tranquille et pleine d'espoir, discutant avec Toussaint de l'organisation de sa vie, lui expliquant ses projets d'avenir et préparant d'agréables surprises pour accueillir son mari à son retour. Elle était très satisfaite du succès de Pierre comme coiffeur et disait combien Monsieur Bérard serait content de savoir qu'il avait si bien réussi. Ceux qui ont connu Toussaint plus tard comprendront facilement la raison pour laquelle il a été adopté par ses clients qui lui firent confiance tout au long de leur vie. /17/ Sa simplicité et sa modestie désarmaient toute réserve ; il était franc, judicieux et discret. Une femme élégante et très cultivée eut à dire : "Quelques unes des heures les plus agréables que j'ai passées ont été en conversant avec Toussaint, tandis qu'il me coiffait. J'attendais avec impatience ce moment, comme une détente quotidienne." La confiance que ses maîtres déposaient en lui, il la considérait comme une responsabilité sacrée.

Des lettres tristes parvinrent de Monsieur Bérard. Sa propriété était irrémédiablement perdue : il annonça qu'il devrait rentrer à New York et tirer le plus grand parti des fonds qu'il y avait placés. Cette lettre fut bientôt suivie d'une autre annonçant sa mort par suite d'une pleurésie.¹⁰ [42]

Madame Bérard ne s'était pas encore remise de ce terrible choc lorsque la faillite de la société à laquelle ses fonds avaient été confiés la laissa démunie.

"Ah !, dit Toussaint, ce fut une pénible époque pour ma maîtresse, mais elle croyait – nous croyions tous – qu'elle récupérerait ses biens dans les Antilles. Elle était riche, aussi bien de son côté que de par son mari et nous lui disions : « Madame, vous serez suffisamment pourvue »". Mais sa présente situation économique était vraiment difficile à accepter pour quelqu'un qui avait toujours vécu dans le luxe. Les constantes réclamations des créanciers étaient très affligeantes pour elle, mais elle n'avait pas les moyens d'y faire face. Elle ne pouvait que les prier d'attendre, les assurant qu'elle devrait sous peu entrer en possession d'importantes ressources. Toussaint partagea toutes ses émotions, tous ses problèmes et quoiqu'étant à peine sorti de l'enfance, il assumait avec dévouement une série de responsabilités.

Il était présent, lorsqu'un jour un vieil ami lui rendit visite et présenta un ordre de paiement pour quarante dollars, pensant que son mari lui avait laissé de l'argent et loin de deviner son état de dénuement. Elle lui assura qu'il aurait cette somme et le pria de bien vouloir attendre un peu. Elle considérait que c'était une dette d'honneur. Quand il partit, elle dit à Toussaint : "Prenez ces bijoux et tâchez d'en obtenir le plus possible".

¹⁰ Nous pouvons comprendre ce qui se passait à Saint-Marc à l'époque grâce à la correspondance d'un armateur du Havre publiée par Bréard Charles, *Notes sur Saint-Domingue. Tirées des papiers d'un armateur du Havre (1780-1802)*. (Extrait du Bulletin de la Société normande de Géographie) Rouen, Imprimerie de Espérance Cagniard, 1893 : "La ville de Saint-Marc incendiée entièrement. Ce qui restait de la plaine aussi incendiée. Tous les blancs de la ville emmenés dans les hauts des Verettes. On croignoit pour eux le même sort que pour la population du Port-au-Prince." (Lettre de Savannah le 22 mars 1802, *Idem*, p. 21). L'Abbé Sibour curé de Port-au-Prince qui laissa l'île le 22 décembre 1802 affirme : "D'ailleurs qu'irions-nous faire à St. Marc ? Les derniers et plus grands efforts de Toussaint qui se portait précisément dans ce déplorable quartier vont l'achever. Presque toute la population est détruite, la ville incendiée à vingt-sept maisons près, les nègres y sont tués là plus qu'ailleurs. Il nous restera les cendres et la misère. La volonté de Dieu voit fuite." (*Idem*, p. 22). Cf. p. 26 pour la date de la mort de M. Bérard.

Il les prit d'un cœur triste, /19/ comparant en lui-même sa présente situation à la richesse à laquelle elle avait toujours été habituée. Il avait, de par son travail, commencé à se constituer une réserve car, en tant qu'esclave, il pouvait disposer à son gré d'une partie de son temps. Au bout de quelques jours, il alla vers sa maîtresse, et plaça dans ses mains deux paquets, l'un qui contenait les quarante dollars et l'autre ses bijoux précieux qui devaient servir à procurer l'argent. Nous pouvons imaginer ce qu'elle ressentit à ce moment-là !

Une autre fois, le coiffeur qui avait formé Toussaint visita Madame Bérard pour le paiement de la somme convenue. Toussaint l'entendit répondre, d'une voix tremblante qu'elle ne pouvait pas lui payer, qu'il lui fallait attendre. Toussaint le suivit quand il partit et fit un accord pour payer lui-même cette somme par acomptes. Il obtint finalement une quittance qu'il remit à sa maîtresse, Elle s'inquiéta d'abord et dit : "Toussaint, d'où prenez-vous tout cet argent pour payer mes dettes?" [45]

"J'ai des clientes, Madame, dit-il, /20/ elles ne sont pas très élégantes, mais Monsieur Merchant est très bon, il me laisse m'en occuper et, de plus, j'ai tout l'argent que vous m'avez donné, mes cadeaux de New York. J'ai tout économisé". Elle fut très étonnée et lui dit qu'elle ne savait pas quand elle pourrait le rembourser. Il lui répondit que tout était à elle, qu'il ne voulait plus de cet argent, qu'il avait déjà une bonne clientèle et espérait qu'elle s'augmenterait chaque jour. "Ma pauvre maîtresse, dit Toussaint, fondit en larmes".

A partir de ce moment, il considéra ses revenus comme appartenant à Madame Bérard, à l'exception de petits prélèvements qu'il mettait de côté régulièrement car il avait un projet à réaliser dont il n'avait fait part à personne. Son travail augmentait. Chaque heure de la journée était employée. Quand il se libérait, sa première pensée était pour sa maîtresse et il se hâtait de rentrer à la maison pour essayer de l'égayer.

Ainsi, il allégeait le poids de ses problèmes ; son cœur affectueux et aimant partageait toutes ses tristesses. Son but principal était de la servir. Il était parfaitement satisfait /21/ de sa condition. Quoiqu'entouré à New York d'hommes libres de la même couleur que lui, il disait qu'il était né esclave – Dieu avait donc décidé de son sort et là se trouvait sa mission.

Deux des sœurs de Madame Bérard moururent et la famille s'en trouva dissoute. Un gentilhomme de Saint-Domingue, Monsieur Nicolas, qui avait quitté l'île à peu près à la même époque que la famille Bérard, caressait l'espoir, partagé par d'autres pendant des années, de récupérer ses biens. Entre-temps, ainsi que d'autres malheureux immigrants, il se trouva obligé d'utiliser les connaissances acquises de par sa formation pour gagner sa vie. Pendant quelques temps il joua dans l'orchestre du théâtre et donna des cours de musique à un certain nombre d'élèves. Il était un fidèle ami de Madame Bérard et ils se marièrent à la fin. Au début, ils étaient convaincus de pouvoir retourner dans l'île pour reprendre possession de leurs biens, mais la déception continue et la frustration perpétuelle dans ses espoirs usèrent la constitution naturellement délicate de Madame Nicolas. /22/ Sa santé en fut très altérée. Monsieur Nicolas était un mari tendre et bon. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour alléger ses souffrances et assurer son confort.

Pendant ce temps-là. Toussaint travaillait assidûment à son métier de coiffeur et se privait de tout, sauf de la tenue impeccable nécessaire à l'exercice de son métier, n'utilisant jamais la moindre part de ses revenus pour ses propres loisirs, quoiqu'il fût à cet âge où les jeunes sont enclins à la joie et aux plaisirs. Appartenant à une race dont la gaieté est proverbiale, quand il vivait dans l'île parmi ses frères de sang, il était le premier à prendre part à la danse et au chant, maintenant il rejetait scrupuleusement toute tentation de

dépense et consacrait son temps à sa maîtresse. Nous avons fait allusion auparavant au soin qu'il prenait à économiser son argent. A part le plaisir d'offrir des friandises à [46] Madame, il avait évidemment une autre raison d'économiser, dont il ne parlait pas. Il avait réussi et occupait une position respectable en tant que coiffeur. Les gains revenaient en partie à sa maîtresse, mais comme /23/ sa santé empirait, il prenait plaisir à y ajouter volontairement la part qui lui revenait. Sa sœur Rosalie était toujours et fidèlement présente aux côtés de Madame Bérard, mais Toussaint était à la fois pour elle un compagnon et un ami. Madame Nicolas avait une affection de la gorge qui la forçait à écrire, ne pouvant pas parler. Elle exprimait ses besoins sur de petits bouts de papier qu'elle confiait à cet ami fidèle qui ne manquait jamais de les lui procurer. Elle se consolait à l'idée que ses biens permettraient éventuellement de le rembourser totalement. Il n'y croyait pas et ne souhaitait rien en retour. Quelques années plus tard, il dit : "Je souhaitais seulement assurer son confort et je bénis Dieu qu'elle n'ait jamais eu de besoin".

Il lutta pour lui procurer les produits luxueux auxquels elle était habituée dans son climat tropical : raisin, oranges, citrons et bananes. Il lui apportait régulièrement des gelées et des glaces provenant des plus grands confiseurs. Chaque matin il se rendait au marché et lui ramenait tout ce qu'il fallait pour la journée. Son métier de coiffeur se révéla très lucratif et le maintint toujours occupé. L'une après l'autre /24/ il coiffait les dames. Quand il était libéré de son travail il se précipitait pour s'occuper de sa maîtresse invalide. Elle ressentait l'influence qu'un esprit fort et vertueux exerce et lui faisait part de ses angoisses. Souvent il lui faisait la lecture et, selon l'une de ses amies préférées et sincères¹¹ : "Peut-être, le fait de voir un être honoré et aimé qui lentement se désagrègeait, bouleversant ses sentiments et élevant son cœur, était à la base de celle piété qui l'a soutenu toute sa vie et s'est gravée profondément en lui. Il est catholique, totalement intégré à la foi de son Église, généreux, éclairé et agissant toujours selon le principe que Dieu est notre Père à tous et que tous les hommes sont frères".

Toussaint semblait lire dans la pensée de Madame Nicolas. Il se rendit compte qu'elle avait toujours été habituée /25/ à une vie sociale active et que ce stimulant lui était nécessaire. "Je l'ai connue pleine de vitalité, de gaieté, somptueusement vêtue et participant activement aux divertissements. Maintenant les conditions étaient tellement différentes et j'en étais si triste ! Parfois quand elle recevait une invitation, je réussissais à la persuader de l'accepter et je rentrais le soir pour la coiffer : je lui réservais une petite surprise. Quand je terminais, je lui présentais le miroir en disant : Madame, voyez si cela vous plait. Elle était si contente. Je lui avais mis quelque jolie fleur, une rose du Japon, ou [49] une autre rose remarquable pour sa rareté que j'avais achetée chez un fleuriste et cachée jusqu'au dernier moment". Parfois quand il la voyait très déprimée, il la persuadait d'inviter quelques amis pour la soirée et de lui permettre de porter les invitations. Quand la soirée arrivait, il était présent, vêtu de la façon la plus correcte pour s'occuper des invités. Il lui réservait la surprise d'ajouter à son menu frugal des glaces, des gâteaux. /26/

De toute évidence, sa grande préoccupation fut de la protéger contre le découragement, de lui procurer autant que possible ces produits de qualité auxquels elle avait été habituée.

Dans cette façon de faire constante et uniforme, il y avait bien plus que le dévouement et l'affection d'un esclave : elle semblait être le fruit d'une connaissance profonde de l'esprit

¹¹ Madame Philip J. Schuyler qui mourut en 1852, précédant d'environ 15 mois la mort de Toussaint. Elle était la fille de Micajah Sawyer médecin à Newburryport. L'auteur de ces mémoires doit beaucoup à ses notes. [Note de l'Auteur]

humain, d'une perception intuitive des aspirations de l'âme qui émanait de la finesse de la structure même de sa propre nature.

En essayant de l'entourer de petites prévenances de bon goût, auxquelles elle avait été habituée, il était infatigable, non pas parce qu'il en tirait un quelconque avantage personnel, mais simplement pour le plaisir que Madame Nicolas en tirait. Tout ce dont il pouvait disposer, à part les fonds qui lui étaient nécessaires et la somme qu'il essayait d'accumuler – à laquelle nous avons fait allusion plus haut – il le destinait à sa maîtresse. "Cependant, dit-il, je me suis imposé une règle dont je ne me suis jamais départi toute ma vie, celle de ne pas contracter de dettes et de payer scrupuleusement, immédiatement tout ce que j'achetais".

Ni cette sollicitude affectueuse, /27/ ni les soins du bon mari qu'était Monsieur Nicolas n'ont pu arrêter l'approche de la mort. Ses forces déclinèrent rapidement et, chaque jour, Toussaint se rendait compte du changement.

Finalement, elle a dû garder le lit. Un jour elle lui dit : "Mon cher Toussaint, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi : Je ne peux pas vous récompenser, mais Dieu le fera". Il répondit : "Oh ! Madame, je n'ai fait que mon devoir". "Vous avez fait beaucoup plus, dit-elle, vous avez été tout pour moi ! Il n'existe pas de rémunération terrestre pour de tels services".

Quelques jours avant sa mort, elle appela Toussaint à son chevet et, lui donnant son portrait en miniature, elle lui dit qu'elle devait remplir les formalités afin de lui donner sa liberté. Monsieur Nicolas qui était présent lui dit : "Épargnez-vous cette fatigue. Tout ce que vous souhaitez sera fait". Elle secoua la tête et répliqua : "Cela doit être fait aujourd'hui".

Sa nourrice, depuis sa tendre enfance. Marie Boucman avait accompagné sa maîtresse à New York. Elle était la tante de Toussaint. Dans le document d'affranchissement qui fut remis à cette servante dévouée /28/ par Madame Bérard et ses sœurs à Saint-Domingue, nous trouvons cette phrase : [50] "Nous lui donnons sa liberté en récompense de l'attachement dont elle a fait preuve à notre égard depuis les troubles dont Saint-Domingue est affligée et nous la libérons de tous les services qu'elle nous doit".

Cette femme, qu'elle aimait tendrement, elle la confia à Toussaint de la façon la plus touchante : "En mémoire de moi, dit-elle, ne l'abandonnez jamais. Si vous deviez un jour laisser ce pays, emmenez-la avec vous".

L'acte assurant la liberté à Toussaint fut légalement rédigé et elle rassembla toutes ses forces pour le signer. Elle lui fit signe de lui amener un prêtre, se confessa, reçut le viatique et mourut à l'âge de trente-deux ans.

C'était une femme des plus douces, affectueuse, profondément attachée à ceux qui l'entouraient. Nous pensons qu'une lettre qu'elle a adressée à sa nourrice noire sera d'un grand intérêt à ce sujet. Il semble que Marie, après s'être assurée que sa maîtresse était bien installée à New York, s'en retourna /29/ pour voir sa famille car on a trouvé dans les documents de Toussaint la lettre ci-dessous de Madame Bérard¹² :

Commens ma chère Memin, c'est comme cela que vous m'avez tenu votre parole, vous m'aviez, promis sitôt arrivée au Cap vous me doneriéz de vos nouvelles, [Mr Gousselat a écrit à sa

¹² Original français dans les PTP. Dans le texte du *Memoir*, Mme Lee s'est trompée dans la lecture du sobriquet final et a mis "Bonté" alors que l'original porte "Boule" sobriquet affectueux utilisé encore en Haïti comme diminutif de "Elisabeth". Ce qui est mis entre crochet ne figure pas dans la traduction anglaise du *Memoir*.

femme, la sœur Rose a écrit à Mde Longman et vous n'avez pas mise une petite lettre avec pour moi.] vous m'avez déjà oublié ma chère Memin, cela me fait trop de peine, j'ai eu assés de chagrin de vous voir partir je ne voulais pas vous dire tous mon chagrin – parce que si nous avions été obligé de passer l'hiver ici [vous vous seriez repentie de n'avoir pas profiter de l'occasion de Mr. D'Almas,]. Enfin vous voilà au Cap, j'ai appris que vous êtes arrivé après 30 jours de traversée. Avez vous été malade ma chère Memin, comment êtes-vous aprésent, [j'ai appris par une lettre de Mr. [...]ourban la mort de la pauvre Mde D'Almas cela me fait bien de la peine ou êtes-vous aprésent resté vous avec quily.] il me tarde d'avoir de vos nouvelles, [faite moi écrire, mettez votre lettre ou avec celle de Mr Lafférière ou Mr Gousselat,] dite moi si vous avez pu avoir des nouvelles de vos enfans, [Engagez Jenty à m'écrire depuis mon mariage il ne nous a pas écrit un mot cela fait de la peine, à Mr. Nicolas il ne sais que pensé de cela, il vous dis bonjour il parle toujours avec moi de vous] Sans toute ses mauvaises nouvelles, nous serions aprésent au Cap. il [51] me promet qu'aussitôt l'arrivée des troupes nous partirons, si vous n'êtes pas bien ma chère Memin, revenez nous trouver nous partirons ensemble au printems vous savés que vous êtes pour moi une seconde mère /30/ vous m'avez tenue bien je n'oublierai jamais tout ce que vous avez faite, pour mes pauvres sœurs si les soins avaient pu réchapper quelquun j'aurais toutes mes sœurs, mais que voulez-vous ma chère Memin [c'est Dieu qui l'a voulu il faut suivre sa volonté en tout] vous avez de la Religion ne l'abandonnez jamais elle vous aidera à supporter toutes vos peines.

[Tout le monde vous dis bonjours ici Toussaint, Choune les deux Hortence se porte bien les deux enfans d'Hortence sont bien portant ; Mde Laferrière Mde Goupil et Mde Mafré tous vous dis bonjour. Celui qu'on attendait quand vous êtes parti nous a fait dire qu'il serait ici dans janvier, dite bonjour pour moi à Mde Huitanje [?] ne leur fait plus de reproches c'est inutile je n'entends plus parler d'eux Mr Nicolas leur a écrit à tous et na pas eu un mot de réponse dite leur cela, donné moi de leur nouvelles quand vous mécrivés] Adieu ma chère Memin, écrivez moi de suite ou je croirai que vous ne m'aimés plus. Je suis toujours votre bonne

Boule

Les sobriquets affectueux étaient d'usage courant entre maîtresses et esclaves dans les Antilles. Marie Boucman retourna à nouveau à New York.